

tion publique, littérature, poésie, finances, statistiques, langues anciennes et langues modernes, rien ne semblait au-dessus ni au-dessous de ses recherches ni de son ambition de savoir....

Tous ses contemporains rendent de lui le même témoignage. Le savant M. Aubry, professeur de l'Université Laval, qui avait connu bien des grands hommes, à Paris, disait qu'il n'avait pas rencontré un talent plus large et plus universel. Malheureusement, à l'exception de la codification de nos lois, dont il partagera l'honneur avec ses honorables collègues, M. Morin, comme tous les hommes de son époque, ne laisse aucune œuvre durable après lui, aucun monument digne de son génie. L'histoire de sa vie vaut bien, il est vrai, tous les chefs-d'œuvre qu'il aurait pu faire; ses vertus et ses mérites seront un des plus beaux monuments élevés à la gloire et à l'honneur de la nationalité canadienne-française; ils continueront après sa mort, comme pendant sa vie, à faire aimer et respecter une nationalité qui peut produire de tels hommes.

L. O. DAVID.

COURRIER D'ONTARIO.

Ah! ça, que se passe-t-il là-haut? En avons-nous fini avec la pluie, les orages, le tonnerre, les éclairs et les tempêtes? La température qui nous est octroyée depuis huit jours, depuis quinze jours même, est d'une uniformité, d'une monotonie lourde et désespérante.

Le soleil a bien ses charmes, sans doute, mais, là, franchement, il ne nous laisse plus de repos. Tout le jour, on sent son regard de feu se fixer sur nous avec une ténacité énervante. Jamais maître d'école n'a été plus assommant pour les infortunés, justiciables de sa ferule et de ses penchans.

Un peu de pluie, de dimanche à lundi et c'est tout le liquide qui nous est venu des régions supérieures depuis une longue série de jours et de nuits. Dès lundi midi, il n'y paraissait plus. Le soleil avait repris son empire, et la tyrannie de ses effluves brûlantes avait recommencé à s'exercer sur ses pauvres conquêtes de la cité-capitale.

Et depuis, dame, il fait chaud le matin, il fait chaud le midi, et il fait chaud le soir. Je ne sais pas au juste si nous sommes dans un état de transition, comme semblerait l'indiquer le ton de plusieurs journaux, qui paraissent bien décidés à faire leur deuil de la protection de la mère-patrie,—mais ce que je sais bien, c'est que nous sommes dans un état de transpiration permanente.

Heureusement que cet état en permanence n'offre aucun danger pour nous, ni pour vous, chers lecteurs. Car la réponse ci-dessous, faite en plein bal, par un galant jeune homme, à une belle jeune fille, ornement de salons de son monde, ou de sa société, démontre au-delà de toute espérance que la transpiration n'est jamais bien à redouter.

O! comme vous avez chaud! disait cette tendre enfant à son danseur.

C'est vrai, mademoiselle, lui répliqua le beau Tancredi, mais ne craignez rien, j'ai un gilet de flanelle.

C'était peu galant, au beau milieu d'un bal, où tous les lustres sont brillants, où toutes les femmes sont jolies, où tous les hommes devraient être spirituels. Mais comme c'était pratiqué! et vous comprenez, que je dois avoir un faible pour cet Alcindor, moi qui ai plaidé, la semaine dernière, pour les hommes pratiques, contre les rêveurs, les artistes et les poètes.

Il est vrai que, la semaine dernière, il s'agissait de politique, et que cette fois, il s'agit de bal, et de conversations galantes.

La palme que méritent les hommes pratiques dans les conseils administratifs, ou dans les corps législatifs, doit-elle leur être pareillement décernée dans les salons? J'en doute; mais ce n'est pas à moi à décider une pareille question. La royauté des salons est d'institution toute féminine, car vous auriez tout l'esprit d'un Villemain, que vous resteriez au dernier plan de la société galante, si vous n'avez pas l'avantage de plaire aux dames.

J'invite donc les dames à formuler leur opinion sur cette importante question, que je viens d'agiter en passant du bout de ma plume. Toutes les portes de *L'Opinion Publique* leur sont ouvertes, pour l'expression publique de leur pensée à cet égard. Ce serait une bonne fortune pour nous, si une discussion alerte, vive, animée, légèrement acrimonieuse, telle qu'il s'en élève quelquefois dans les cercles exclusivement féminins, pouvait s'engager. Je suis sûr que *L'Opinion Publique* serait dévorée par tous les lecteurs de Montréal, et des campagnes environnantes.

Ne craignez point que nous manquions d'espace, aimables lectrices. Au besoin, nous vous sacrifierons une image, et une demi-douzaine de faits-divers.

Et pourtant, qui sait? L'incertitude en cette matière vaut peut-être mieux qu'une décision nettement formulée. Si la majorité de nos belles lectrices penchait un bon jour pour les poètes, les rêveurs et les artistes, on ne rencontrerait plus, le lendemain, que des gens assoupis, à l'œil demi-clos, cherchant des rimes plus ou moins fortunées à marier au nom de baptême de l'objet de leur culte. Comme Beaudelaire, on les verrait s'exercer seuls à leur fantasque escrime,

Cherchant dans tous les coins les hasards de la rime
Trébuchant sur les mots comme sur des pavés,
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Et, ce qui serait le comble de la disgrâce, une dame entrant chez un épicière pour se faire peser une livre de café, et trois quarterons de beurre, serait exposée à recevoir un madrigal, en même temps que son change en billets divisionnaires.

Et si la majorité inclinait gracieusement du côté des hommes pratiques, c'est pour le coup que nous regretterions le débat imprudemment engagé. C'en serait fait du sentiment au milieu de nous. Tous les petits jeunes gens parleraient marchandise, banque et politique. Ah! l'ennuyant état de choses nous verrions.

Et pourtant, je voudrais bien que ces dames nous feroient l'honneur de prendre *L'Opinion Publique* pour organe. Nous aurions tant de plaisir à obtenir de la rédaction entière qu'on leur laissât carte blanche pour l'éreintement du sexe laid. Comme ces pauvres hommes entendraient de rudes vérités! quelles querelles on leur ferait, et qu'ils l'auraient bien mérité, les malheureux!....

Mais ce que je rêve est peut-être trop beau pour être réalisé. Cela fait partie de cet idéal enchanteur que se forme tout un chacun, et qui s'écarte tant de la vile prose de la vie. Allons, gardons nos images, et nos faits-divers, et renouons à pousser à la lutte nos aimables lectrices. Je redoute trop une catastrophe. Et puis, le journalisme est un sacerdoce; les femmes, c'est si léger!... Elles feraient rire David au plus grave de ses graves études biographiques.

Pour revenir à la température dont je me suis écarté pour entrer dans un ordre d'idées plus rafraîchissantes, les journaux assurent qu'il a fait très chaud, à Paris comme ici.

On dirait que ces Parisiens prennent à tâche de nous singer en toute chose. Il fait chaud à Ottawa; crac! ils s'arrangent tout de suite de façon à ce qu'il fasse chaud chez eux aussi. Quelle scie!

Il paraît qu'il a été prédit, il y a quatre mois, que nous transpirerions beaucoup à peu près vers ce temps-ci. C'est un astronome en Chambre, du nom de Nick, qui s'est chargé, en plein hiver, de faire la prédiction. M. Nick a dit que nous aurions, à la fin de mai, d'énormes chaleurs... qui se continueraient tout l'été.

Ainsi lecteurs, vous voilà avertis. Nous allons bouillir, cuire et rôtir tout l'été. A l'automne, nous pourrions nous manger les uns les autres, nous serons tout à fait mortifiés....

Provencher m'a fait part d'une bien jolie anecdote, à son retour de Pembina. Je crois qu'il est grand temps que je la communique aux lecteurs de *L'Opinion Publique*.

Autant que je me rappelle, c'est à St. Paul que la scène se passe.

Provencher se trouve chez un Métis, qui a bien connu son oncle, Mgr. Provencher, dont la mémoire est vénérée partout au Nord-Ouest.

Notre Métis, excellent homme s'il en fût, était si content de se trouver en présence du neveu du grand évêque, qu'il ne savait trop que faire pour traduire la joie qui débordait en lui.

Heureusement que les circonstances vinrent à son aide.

Il faisait très chaud, et Provencher, n'ayant rien de mieux à faire, s'amusa à transpirer.

Alors, une idée sublime surgit dans le cerveau de notre Métis; c'est d'essuyer la figure de Provencher de ses propres mains.

—Comment,—s'est-il dit sans doute à lui-même,—j'ai là, devant moi, le neveu du cher évêque que j'ai tant estimé et tant aimé; il a chaud, et j'hésiterais à l'essuyer!... Non, je n'hésiterai pas.... je l'essuierai, et pas plus tard que tout de suite....

Et notre Métis saisit un grand mouchoir, et en un clin-d'œil, Provencher fut essuyé.... comme par la main des fées.

N. B.—Le mouchoir était un mouchoir à carreaux rouges et JAUNES!!!

Dans *les Cosaques*, on devrait mettre Thérèse, Ça n'aurait pas la pièce plus nouvelle; Mais Thérèse se trouverait bien là; Car les Cosaques aiment beaucoup les chants d'elle.

Ces quatre vers, absolument classiques, sont tirés de *Ferblonde ou l'Abonné de Montmartre*, parodie de la *Fernande* de Sardon, par MM. Gastineau et Busnach. Cette pièce folichonne a parfaitement réussi aux Variétés, ce théâtre des triomphes du maestro Offenbach.

Les critiques du lundi en ont vu un millier de chandelles. Jules Janin est rempli d'amertume. Dame, un académicien qui n'a pas encore pris son siège.

Théophile Gauthier est moins amer, mais il professe également beaucoup de répugnance pour les pièces de ce genre — « Nous avouons pour notre part, dit-il, prendre un goût médiocre aux parodies. Quel plaisir peut-on trouver à présenter aux objets un miroir concave ou convexe qui les déforme, les allonge ou les grandit démesurément, en changeant tous les rapports de proportion? Ainsi vue, une jolie figure régulière devient un mascarou hideux. Les nez à la grecque se changent en trompes ou en pieds de marmite; les belles joues aux contours ovales s'arrondissent en citrouilles; les mains les plus fines et les plus patriciennes s'épâtent comme les gants de bois des enseignes. De même les mots, comme les formes, se décomposent et tournent à la langue verte; les phrases qui souriaient font la grimace et tirent la langue. Fernande devient Ferblonde, et Pommerolle Poiremoille.... »

C'est justement cela, parbleu; la parodie est la caricature d'une pièce; c'est même pour cette raison que les bonnes parodies sont si amusantes et nous font tant rire, nous autres, piètres gens....

P. S.—Je dois des excuses bien senties à la température.... Depuis que mon Courrier est écrit, et expédié à Montréal par chemin de fer, (je ne prends pas encore le télégraphe, comme mon ami Dansereau, mais ça viendra.)—j'ai pu me convaincre qu'il y avait encore des réservoirs là-haut, et que leur approvisionnement n'était pas encore tout à fait épuisé.

La température n'est plus cette grande fille émancipée, au cœur sec, incapable de larmes et d'émotions; c'est une gentille petite femme qui sait s'appitoyer sur les désastres des malheureux, et qui pleure tous les soirs ses quelques chopines de bonnes et honnêtes grosses larmes.

Depuis deux jours il pleut tous les soirs, pendant un quart d'heure, ou une demie-heure. Ça ne nous donne pas précisément l'image d'un nouveau déluge, mais enfin ça vous réjouit considérablement le cœur et la.... végétation.

A l'heure où je trace ces lignes émues, expression d'un cœur touché et reconnaissant, de gros nuages se roulent encore au firmament dans les sens les plus divers. Du reste ils paraissent aller et venir avec tout autant de liberté que les brigands sur le beau sol classique de la Grèce.

Ont-ils un plébiscite à faire voter? Je ne sais, mais ils ont l'air en proie à une activité dévorante, tout comme les préfets de l'empire français.

Enfin, il a plu, il va pleuvoir encore, et c'est l'essentiel. Réjouissons-nous donc, mes frères, car en ce moment, un peu de pluie quadruple peut-être la richesse de nos braves et excellents cultivateurs. C'est l'aisance, c'est la facilité dans les affaires, pour une année encore. C'est le revenu assuré au trésor public, et toute entrave écartée de la voie de ceux qui poursuivent avec la persévérance d'un patriotisme ardent et sincère le développement de nos entreprises publiques.—C'est un millier d'abonnés de plus pour *L'Opinion Publique*, ce journal si digne de l'encouragement public, que l'on devrait rencontrer chez toute famille assez riche pour se procurer un ou deux journaux.

(Je crois qu'après cette phrase, flatteuse à l'extrême pour mes rédacteurs en chefs, je puis me retirer avec l'espoir d'avoir fait impression.)

C. T.

INVESTITURE DE S. A. R. LE PRINCE ARTHUR.

Samedi après-midi, a eu lieu dans la salle St. Patrice, l'investiture de Son Altesse Royale le Prince Arthur, des insignes de la dignité de Chevalier Grand Croix de l'ordre très-honorable de St. Michel et St. Georges. Cette magnifique salle était aussi richement décorée qu'au splendide bal, qui fut donné il y a quelque temps à Son Altesse Royale par les citoyens de Montréal.

Un peu avant trois heures, la musique militaire annonça l'arrivée de Son Altesse Royale, que les acclamations de la foule saluèrent à son entrée. Le Prince Arthur était escorté par la troupe de cavalerie du Capt. Muir et fut reçu par une garde d'honneur fournie par le premier bataillon de la brigade d'artillerie. Une imposante procession défila alors dans la salle. Son Altesse Royale suivait presque en dernier lieu.

La procession se rendit en face de la plateforme dans la grande salle, où elle défila à droite et à gauche, puis se forma en rang devant le trône. On joua en même temps l'air national, puis après qu'on eut tiré le salut royal, Son Excellence ayant pris son siège sur le trône, l'officier royal donna lecture d'un mandat adressé à Sir John Young. Accompagné de ses aides portant les signes de l'investiture, il fut suivi de Son Altesse Royale, lequel s'appuya de chaque côté sur les chevaliers commandeurs de l'ordre, Sir A. T. Galt et Sir Francis Hincks et s'avança vers le trône.

Le serment prescrit fut prêté par son Altesse Royale, après quoi l'officier commandant lui présenta les insignes de chevalier Grand Croix, dont son Altesse Royale fut alors revêtue.

L'officier des armes prononça l'admonition prescrite par les Statuts de l'Ordre, remit à Son Altesse Royale la licence et l'autorisation de porter les insignes et une copie des Statuts de l'Ordre.

L'officier des armes déclara sur ordre, que la cérémonie était terminée, alors un second salut royal fut tiré, et la musique joua une musique lente, la procession se reformant dans l'ordre qu'elle était venue et regagna la salle d'attente. M. Kimber, l'huissier de la verge noire, était le maître des cérémonies et a présidé avec son tact et son goût ordinaires à tous les arrangements.

Après cette fête, son Altesse Royale accompagnée du gouverneur-général, de lady Young et leur suite, se rendit au Palais de Cristal, pour examiner la magnifique statue de Sa Majesté la Reine. Après avoir rempli le but de leur visite, les nobles personnages se rendirent à la résidence du prince.

Adolphe L..., artiste d'un de nos théâtres secondaires, vivait depuis longtemps déjà en fort mauvaise intelligence avec sa femme, et presque tous les jours des scènes scandaleuses avaient lieu entre les deux époux.

L'autre soir, après une querelle des plus violentes, Adolphe s'écria :

—Il vaut mieux en finir une fois pour toutes, que de mener plus longtemps une existence aussi misérable.

—Ah! oui, dit la femme, plus d'une fois j'ai songé à m'empoisonner, et je le ferai.

—Alors, mourrons ensemble; je vais aller chercher du poison, et nous en prendrons.

—Je ne demande pas mieux.

Et aussitôt l'infortuné époux se rend à la pharmacie voisine et demande de l'arsenic pour détruire les rats qui, dit-il, font chez lui de grands dégâts.

Ordinairement, répond le pharmacien, je ne délivre pas de substances vénéneuses sans ordonnance de médecin, mais, comme je vous connais, je pense pouvoir faire une exception.

Puis il remet à Adolphe un petit paquet, en l'engageant à s'en servir avec précaution.

De retour chez lui, l'artiste désespéré prend deux verres, y divise le poison en deux et le délaye avec de l'eau. Ensuite, sans articuler un seul mot, il présente l'un des verres à sa femme, prend lui-même l'autre, et, à un signal qu'il fait, tous les deux vident leur verre.

—C'en est fait de nous! dit Adolphe, et les larmes coulent sur ses joues.

La femme aussi se met à pleurer, et les deux époux se font les derniers adieux. Ensuite, ils vont se coucher, chacun dans son lit.

Une heure après, Adolphe dit d'une voix faible :

—Ma femme, es-tu morte?

—Non, répond-elle, pas encore; et toi?

—Moi non plus.

Au bout d'une autre heure, c'est la femme qui fait la même question, et la réponse est la même.

Cette scène se répéta six fois, pendant la nuit, lorsque enfin la malheureuse épouse, à six heures du matin, demanda une dernière fois à son mari :

—Adolphe, est-tu mort?

—Non, répondit-il en soupirant mais j'ai une faim atroce.

—Moi aussi, dit la femme.

Alors ils se lèvent tous les deux; madame fait du café, et ils déjeunent avec le plus grand appétit sans dire un mot.

Enfin, Adolphe rompt le silence :

—Chère femme, dit-il, il paraît que le bon Dieu ne veut pas encore de nous.

Elle poussa un profond soupir.

—Si nous continuons à vivre, en cherchant désormais à éviter tout sujet de querelle. Qu'en dis-tu?

—Oh! je te promets que je ferai tout pour avoir la paix.

Et depuis ce moment, ils vivent ensemble dans la meilleure intelligence.

Le pharmacien, en voyant l'air affairé de notre artiste, s'était douté de quelque chose, et au lieu d'arsenic, il lui avait donné de la magnésie.